

Brâvi travaiairello, abibo de Prouvènço,
 Quand aurés, eilalin proun acampa de mèu,
 Tournas au brusc nadau bèure lou gai soulèu
 Dins lou jardin risènt que flouris d'Arle à Vènço.

AUX FÉLIBRES DE L'ABEILLE A NEW-YORK

Dans le riant jardin qui fleurit d'Arle à Vence
 Il manquait donc de fleurs et de joyeux soleil,
 Que vous fûtes si loin butiner votre miel,
 Essaim laborieux, abeilles de Provence ?

Vaillant petit essaim, abeilles de Provence,
 Quand vous aurez, là-bas, assez trouvé de miel,
 Revenez à la ruche humer le gai soleil
 Dans le riant jardin qui fleurit d'Arle à Vence !

Ceci n'est point pourtant la première incursion du félibrige en Amérique. Cet échange de poésie était préparé de longue date. La double question d'autonomie et de renaissance latine qu'il représente à l'étranger, avait déjà préoccupé souverainement les Américains du Sud et en particulier Don Pedro de Alcantara. Dans son dernier voyage en Europe, l'empereur du Brésil avait eu à Marseille de longues entrevues avec le poète de Calendal. Les œuvres des félibres sont, en effet, également appréciées à Lisbonne et à Rio-de-Janeiro, où les jardins du palais impérial ont retenti plus d'une fois de la chanson de Magali.

Voilà d'ailleurs longtemps que les deux Amériques lisent Mireille dans la traduction anglaise de Miss Harriet Preston.

Voilà longtemps aussi que chaque événement de Provence est commenté par les grandes revues des Etats-Unis. Et il est inutile d'ajouter que le Canada, ce fidèle dépositaire des traditions françaises, est le premier à s'en préoccuper.

Nous ne saurions mieux terminer que par ces extraits d'un sonnet de Berluc-Perussis aux latins d'Amérique, qu'il adressait naguère au Canadien Louis Frechette, le poète français du nouveau monde :

« Que nous font mille lieues de fleuves et de mers, si le même soleil nous répand sa clarté, si pour la même foi nos cœurs battent ensemble !

« Cependant que le sang coule dans l'ancien monde, rejoignons nos mains par dessus les vagues, le seul voisinage est celui des cœurs.

« D'interin que lou sang au vièi mounde se verso
 Rejonguen nosti man pèr-de-subre lis erso :
 La soulo vesinango es aquelo di cor ! »

P. M.